

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les prix littéraires

René Tavernier

Volume 9, Number 2 (50), March 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tavernier, R. (1967). Review of [Les prix littéraires]. *Liberté*, 9(2), 70–77.

le prix renaudot :

la bataille de toulouse

Lorsque le maréchal Soult, qui fut souvent et longtemps chef — au moins nominal — du gouvernement, sous le règne de Louis-Philippe, tombait du pouvoir, ses ennemis, qui le surnommaient "*un glorieux fourreau*", rappelaient qu'il avait perdu la bataille de Toulouse. Mais quand il revenait aux affaires, cette "*glorieuse épée*" l'avait gagnée. Cette rencontre indécise, qui mettait aux prises le duc de Dalmatie et le duc de Wellington, se passait en 1814, quelque cent cinquante ans avant que le héros de José Cabanis ait entrepris, pour se sortir de lui-même, de raconter un combat auquel avaient été mêlés ses ancêtres.

Cette "*bataille de Toulouse*" serait, pour le narrateur, le prétexte d'un cycle romanesque qui se déroulerait jusqu'à présent et qui permettrait de voir le passage des générations, le changement des moeurs, les modifications des goûts, des manières de vivre, l'évolution des sensibilités... et, bien entendu, comme il arrive souvent depuis Proust et Gide, notre narrateur ne parvient jamais à écrire ce livre et pourtant il finit par en écrire un autre, moins ambitieux peut-être, mais plus secret, plus profond. Et nous retrouvons cet univers clos, limité, feutré, qui est celui de José Cabanis : dans ces premières oeuvres recueillies tout récemment en un seul volume : *l'Age ingrat* (éditions Gallimard) et surtout dans les récits suivants : *le Bonheur du jour*, *Les Cartes du Temps*, *les Jeux de la nuit*.

M. Cabanis ne se soucie pas de recherches techniques; il mêle avec un naturel admirable le rêve et la réalité, le passé et le présent; il écrit avec une trace qu'il est probablement le seul à posséder : il n'hésite pas à comparer ses récits à demi autobiographiques à la façon classique. Il a le ton de la confiance, mais de ces confidences qui portent parce que pudiques, parce qu'elles réservent la part du mystère, parce qu'elles ne procèdent pas d'un déballage exhibitionniste ou d'une théorie philosophico-médicale.

Bref, M. José Cabanis a beau recevoir, et combien il faut s'en réjouir, le prix Théophraste-Renaudot, il n'hésite pas à être à contre-courant : il ne répudie pas la culture, il croit à la vie intérieure.

Esprit libre, jamais réactionnaire, coeur impatient et mélancolique, il vit intensément sa vie intérieure. Et si nous ajoutons que la préoccupation du narrateur est dans ses relations avec les autres : relations toujours douloureuses surtout lorsqu'il s'agit de la femme aimée, indigne de cet amour. Apprentissage de la solitude dans ce noble décor de gentilhommière à la campagne.

La solitude, le temps qui s'écoule doucement parce que c'est la province, la cadence des saisons, une certaine qualité d'ennuis et puis les mensonges du quotidien et les êtres qui s'effacent. Tout cela qui est le contraire de la convention parce que l'auteur cherche à aller au plus loin de sa sincérité, M. Cabanis a pu le dire dans la "Bataille de Toulouse" comme dans les livres qui l'ont précédé.

Et qu'on n'objecte pas la minceur du livre : cette prétendue minceur a son poids, le poids considérable de la lucidité, du courage moral, de la force d'âme, celui aussi de la désillusion, de la tendresse des chagrins et de cette lente disparition de tout. Il ne reste plus rien mais la musique des phrases posées avec un soin délicat par l'auteur sur les secrets des misères de l'âme.

le prix goncourt :

oublier palerme

Fille d'ambassadeur, ancienne rédactrice en chef d'une célèbre publication de mode, Mme Edmonde Charles-Roux appartient à n'en pas douter au Tout-Paris, mais aussi à cette société internationale du "happy few" qui se retrouve à Venise, à Portofino, à Salzbourg, New-York (à Marrakech, à Beyrouth, à Torremolinos, à Rome . . .) Est-ce à dire que cette entrée, ma foi, fracassante dans les lettres soit celle d'un amateur bien doué ? Les années à venir le diront, mais s'il y a de l'amateur chez l'écrivain d'*Oublier Palerme* (édition Grasset), c'est d'abord d'un amateur d'âme qu'il s'agit, et d'une expérience assez riche et, par conséquent, mélancolique.

Après la mort d'Antonio (jeune, fort, violent, il était la grâce virile, l'audace ce grand garçon hâlé) au cours de la guerre italo-grecque, Gianna, qui l'a aimé et qui est encore toute jeune, s'efforce de l'oublier en se rendant aux États-Unis. Elle travaille à New-York à faire le magazine de la vie heureuse, comblée pour les femmes riches qui veulent rester jeunes, être aimées et fuir l'ennui. Une revue "dans le vent" qui donne à toutes les meilleures recettes pour une lutte difficile et sans espoir.

Notre héroïne découvre donc un monde qui le dépayse complètement d'autant qu'elle s'installe dans l'appartement de son amie Babs avec qui elle a si peu en commun. Et, dans cet appartement, vit aussi la tante Rosie, incarnation parfaite de la quadragénaire américaine, toujours d'attaque et toujours pour des futilités.

Elle découvre aussi les trop fameuses "parties", exténuantes et vides : un formidable théâtre de marionnettes.

Impossible au milieu de tout cela d'oublier Palerme : et peu à peu surgit des ombres de l'inconscient un univers rêvé, mais plongeant ses racines dans les souvenirs, univers dont la consistance, la vérité, ne font que s'accroître.

Cependant, Gianna continue à faire connaissance d'une foule pittoresque : tous acharnés à cette démente poursuite du succès. Voici Carmine Bonavia, fils d'émigrant sicilien, qui croit être tout à fait assimilé par les Etats-Unis : il épouse Babs, mais l'emmène en voyage de noces en Sicile, et, là, il "*est rattrapé par la manche de son passé*" et rencontrera la mort. Mais pas ce visage convenable de la mort à usage américain. La Sicile de toujours est une réalité formidable, et absurde aussi. Le baron de D . . . , dont la femme l'a trompé avec Caruso, ne sort plus de son château, prisonnier de sa mémoire.

A Palerme, les masques du Nouveau Monde tombent, Helena Rubinstein doit céder la place aux antiques coutumes, même aux plus barbares. Le mariage de Carmine et de Babs ne peut être qu'un échec. Et le roman d'Edmonde Charles-Roux ne prétend pas heureusement, apporter de solution à cette confrontation poignante : celle de "l'American way of life" et celle de la vieille Europe.

Avec un incontestable brio, l'auteur a mis en scène cette confrontation. Elle a su à merveille décrire les milieux les plus divers, aristocrates siciliens, épiciers italiens, émigrés et enrichis, journalistes de New-York et cette société de consommation que nous commençons à connaître en Europe. Une satire mais qui préserve la part du rêve.

le prix intérallié :

l'été finit sous les tilleuls

Kléber Headens est entré en littérature avec une amusante satire *L'Ecole des parents* publiée en 1937. Ce gaillard grand joueur de football, amateur de sports violents avait une sensibilité délicate dont devait témoigner son excellent *Essai* sur Gérard de Nerval, son poète favori. Plus tard, une *Anthologie de la Poésie Française* confirmait le goût de Kléber Headens pour la Poésie, pour une certaine direction

de la poésie française qui va de Ruteboeuf à Maurice Fombeure en passant par Verlaine. C'est la poésie de la tendresse, des sentiments exquis, de la mélancolie, de la douceur nostalgique des choses qui passent. Kléber Headens a fait aussi paraître une irrévérencieuse *Histoire de la Littérature Française*, puis *Maniola Jules* suivi d'un roman fort remarqué en 1947 *Salut au Kentucky*, et un autre récit *Une Jeune Serpente*. En 1955 Kléber Headens publiait *Adieu à la Rose*. Une partie notable de cette activité littéraire s'est, depuis des années, portée vers la critique littéraire, et l'on sait que, dans ses chroniques de *Paris-Presse* et du *Nouveau Candide* (ces chroniques ont été rassemblées dans *l'Air du Pays*) Kléber Headens s'est affirmé comme un des conseillers les plus écoutés du public. Sa conception de la critique est toute classique; rien à voir avec celle de Roland Barthes ou de Serge Doubrovsky (telle que celui-ci l'exprime dans un essai difficile mais important, *Pourquoi la nouvelle critique* Ed. du Mercure de France). Avec Kléber Headens il ne s'agit pas d'un "déchiffrement objectif sur le modèle des sciences humaines", il n'est pas question d'ouvrir "la réflexion littéraire aux grands courants de la pensée moderne: freudisme, marxisme, structuralisme, existentialisme"... Kléber Headens n'essaie pas de construire une oeuvre critique mais d'expliquer à ses lecteurs les romans dont il les entretient. Les expliquer par les moyens les plus simples, par le résumé de l'intrigue, l'analyse de la psychologie des personnages, la description du décor où ils se meuvent, le jugement sur le style. Les prétentions de Kléber Headens sont donc modestes, elles lui permettent pourtant de guider son public dans ses lectures. Ce qui est aussi un but de la critique, tout au moins des chroniques de journaux.

Les idées de Kléber Headens, pour ne pas faire appareil à l'appareil philosophique qu'il y a quelques mois déclenchait les attaques de Raymond Picard, ont été exposées dans un petit livre qui a connu un tel succès qu'on a réédité l'an dernier ce *Paradoxe sur le Roman*, bréviaire de l'anti-nouveau roman mais non pour autant du roman traditionnel "à l'eau de rose".

Je me montrerai indigne de ce grand modèle en ne résumant pas le beau récit (c'est un récit plutôt qu'un roman) qui a si justement valu à son auteur le *Prix Interallié* 1966. C'est que *L'été finit sous les tilleuls* publié par les éditions Grasset décidément triomphatrices de cette saison littéraire, vaut d'abord par l'atmosphère. Cette atmosphère d'un village de province dans le Sud-Ouest de la France plus exactement en Saint Onge, la vie quotidienne des habitants, les grands ciels parfois brouillés, parfois balayés par le vent qui semblent avec les nuages emporter les souvenirs et les illusions, le rythme des saisons. Une certaine et suave lenteur, un certain ennui, et qui ne sont pas sans rappeler cet autre écrivain de province,

José Cabanis. Tous deux écrivent avec une extrême attention, c'est-à-dire avec simplicité et limpidité : ce qui est le plus difficile à obtenir quand il s'agit du style. Un style transparent et non un style voyant. Le naturel obtenu à force de dépouillement.

Bien entendu s'il y a chez l'auteur de la *Bataille de Toulouse* une qualité d'introspection que nous ne retrouvons pas chez Kléber Headens habile à dresser, tantôt avec humour, tantôt avec une secrète tendresse, une galerie de portraits pour sa Scène des Moeurs de la vie provinciale : une petite bourgeoise mal élevée, une Bovary de village qui veut tenter de vivre mais se laisse aller aux aventures les plus vulgaires, son mari, un instituteur candide et modeste, un vagabond pittoresque qui va parlant de voyages et d'aventures plus ou moins imaginaires, un poète absurdemment désuet, une jeune fille ardente et mystérieuse, une châtelaine assez folle, des familles racornies à force de routines et de préjugés, un adolescent naïf amoureux de l'amour. Quelques-uns de ces personnages sont par leur inclination à la rêverie, ce sentiment si peu modernes, des cousins des héros et des héroïnes d'Alain Fournier. Ce n'est pas un mince compliment à faire à Kléber Headens. *L'été finit sous les tilleuls* a poussé dans la terre de France comme ces beaux tilleuls qui lui ont prêté leur nom, ces tilleuls à l'odeur délicieuse et un peu entêtante et qui laisse quelque douce tristesse au coeur.

le grand prix du roman de l'académie française :

français nourrissier

François Nourissier dont toute la carrière témoigne d'un indiscutable savoir-faire n'est pas à l'aise, ni avec lui ni avec les autres. Et de ce désaccord constant, il a tiré une oeuvre originale, rarement plaisante (il y a du provocateur chez l'écrivain et ça et là une volonté sinon de choquer du moins de blesser). Brillamment non-conformiste dans sa direction de la revue *La Parisienne*, François Nourissier s'est par la suite intéressé au journalisme, à l'édition, avec une nonchalance d'amateur distingué. D'une extrême culture, d'une grande liberté d'esprit et de jugement, l'esprit vif et le coeur léger et sec, François Nourissier ne s'est-il pas plu à nous égarer et à se tromper ? Par pudeur, par crainte de quelque obscure détresse.

Le vrai Nourissier, ce n'est pas dans ses vrais romans : *L'Eau grise*, les *Orphelins d'Auteuil*, le *Corps de Diane* qu'il faut le chercher. Il faut le découvrir et en même temps découvrir notre mal du siècle, en suivant cette suite de réflexions et de souvenirs. Cette autobiographie capricieuse commencée voici quelques années avec

Bleu comme la nuit, poursuivie avec *Un petit Bourgeois* (où la confiance devenait agressive) continué enfin dans *Histoire française*.

C'est l'histoire d'un petit garçon né en 1927 et qui découvre "Entre le printemps 1939 et l'automne 1940 des vérités qui le blessent". Ces vérités, François Nourissier nous les distille avec une cruauté certaine. Mais le seul chapitre intitulé *Retour à Verdun*, suffit à nous montrer à quelle hauteur peut atteindre un écrivain lorsqu'il ne se satisfait pas d'un cynisme un peu facile, lorsque sa sincérité n'hésite pas à recourir à la grandeur qui, en définitive, est aussi naturelle à l'écrivain. Et cette sincérité, qu'elle soit grinçante comme il lui arrive souvent ou qu'elle soit portée par un beau souffle, est toujours servie par le style. Un style inimitable parce que c'est le grand style simple des meilleurs écrivains, celui de Chardonne et de Morand, du Giraudoux des beaux jours, et de Cocteau lorsqu'il ne se joue pas de lui-même. Oui, François Nourissier appartient à cette école et pour cela, c'était justice que de lui décerner le Grand Prix du Roman de l'Académie française en cette année 1966, plutôt faste littérairement.

le prix des deux magots:

l'air de venise

Dès son premier roman *Malconduit* (Julliard) dont elle tira par la suite une excellente adaptation radiophonique, Solange Fasquelle a décrit des personnages obsédés par leur destin ou plutôt par l'impossibilité d'avoir un destin, de fabriquer leur destin. Il est trop tard ou bien les forces vous manquent.

Dans le plaisant entrelacement des intrigues qui est la caractéristique du *Congrès D'Aix* (Julliard) on retrouve le thème qui hante Claire dans *Que faire de la vie* (Julliard) au titre significatif. Ce récit, simple et amer, le moins apprécié mais peut-être le meilleur de Solange Fasquelle jusqu'à cet *Air de Venise* (Grasset) qui vient de sortir nous décrit une existence de quasi somnambule : mariée à Olivier, devenue la maîtresse de Guillaume, Claire parviendra-t-elle avec ce dernier à changer sa vie ou mieux, à ne pas se contenter d'y assister ?

Les lecteurs d'*Hôtel Salvador* (Julliard) ne pourront certes pas formuler les mêmes critiques : s'il se passe quelque chose, c'est bien dans ce roman à la limite du "thriller". Hilaire Benoit s'était "depuis son adolescence astreint à se comporter d'une manière absolument normale, banale même, qui n'attirât en aucune façon l'attention ou les commentaires d'autrui". Pourtant, le voilà précipité dans l'effroyable aventure dont il finira par être victime : sa difformité physique l'avait astreint à vivre au ralenti, il a désespérément tenté d'échapper au quo-

tidien, de créer son personnage. Et naturellement, il échoue et n'aura été qu'un pantin dans les mains plus expertes d'êtres plus puissants. Pas de destin pour Hilaire Benoit. La condition humaine, ce serait pour tous ou presque tous de ne jamais parvenir à un véritable style de vie, de ne jamais donner à la courbe de l'existence une allure singulière. Et pourtant, s'il est un lieu où chacun est tenté de croire à sa propre réalité, où chacun est tenté par l'espoir de communiquer avec autrui, où l'on se sent être parce que l'on sent les autres exister intensément aussi, c'est bien Venise. Son parfum, sa magie, sa gaieté, son attirance, sa volupté, son inquiétante splendeur, sa capacité d'enivrer et de dissoudre — *Amori et dolori sacrum* — Venise tant aimée, tant décrite, Solange Fasquelle la comprend à sa manière qui n'est pas celle de ses prédécesseurs : elle en parle discrètement car si le décor est essentiel à l'histoire qu'elle nous conte, le plus important est dans l'esprit et le cœur malades de ses deux héroïnes, Carla et Antonella. La première, une richissime veuve italo-américaine dont la beauté commence à se faner, cherche à retrouver à Venise un amour de jeunesse, c'est-à-dire le seul moment où elle s'est montrée sincère, où elle a failli vivre authentiquement. La seconde est une vieille fille encore agréable, venue des Pouilles où elle demeure dans la solitude après avoir perdu ses parents : pendant que ceux-ci vivaient et la tenaient recluse, comme il est encore si souvent d'usage en Italie du Sud, Antonella dévorée du désir d'échapper à cette morne contrainte a failli se donner à un homme sensiblement plus âgé qu'elle. Surprise par sa mère, elle est restée traumatisée par cet acte manqué. Maintenant, elle réalise son vieux rêve d'adolescente romanesque : aller à Venise avant qu'il ne soit trop tard. Elle participe donc à un voyage organisé et connaîtra ainsi Luigi, un brave garçon, ni sot ni mal de sa personne, mais un peu terne. Du bon sens et de la délicatesse mais nul prestige. Pourtant il s'en faudra de peu, de très peu pour que Luigi et Antonella parviennent à accorder leurs vies : ils auraient accédé alors, modestement mais assurément à ce destin qui va leur échapper. Car il leur échappe. Et Solange Fasquelle, dans ce roman comme dans ses œuvres précédentes excelle à montrer la vacuité des êtres, la trame hésitante et médiocre de leur quotidien mais aussi à faire surgir, cependant de la manière la plus plausible, l'insolite, l'inattendu. L'événement soudain qui bouleverse tout, et après le passage duquel règne sur les vivants un désastre sans remède.

"Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encore brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme hélas ! n'est pas assez hardie."

Ces vers de Charles Baudelaire pourraient servir de commentaire aux romans de Solange Fasquelle.

Cette aventurière "arrivée" — mais dans quel état — comme Carla, une provinciale qui essaye pour la première et dernière fois d'éviter l'enlèvement comme Antonella ne sont nullement des âmes hardies. Carla ne retrouvera pas Dino, fantôme du passé. Avec Luigi, Antonella laissera le présent et l'avenir, le réel, s'en aller. Mais les plaisantes fleurs du mal existent. Il suffit d'un rien, d'un rendez-vous manqué, d'un verre renversé, d'une bouffée d'impossibles désirs ; d'un mouvement d'humeur pour qu'elles s'emparent de leurs victimes jusqu'à la mort.

Réduits à une solitude qui n'a pas de sens, tels sont les personnages que Solange Fasquelle nous dépeint sans que jamais l'un d'entre eux s'efforce de recourir à la Foi, à une croyance dans l'au delà, dans l'ailleurs . . . Misère de la métaphysique les êtres humains sont limités sans possibilité d'évasion à ce qu'ils sont, en dépit de ce qu'ils tentent d'être. Et la musique envoutante et funèbre de Venise — écho de Barrès, de Wagner, de Gabriele d'Annunzio, de Thomas Mann — semble accompagner en sourdine le dérisoire ballet dirigé par Solange Fasquelle avec une virtuosité moins glacée que dans ses oeuvres précédentes.

Ecrit correctement mais sans éclat, avec une sorte d'attention feutrée, *l'Air de Venise* a été voulu par son auteur anti-poétique ou plutôt apoétique au coeur même de la poésie ; mais il finit par atteindre à force de dénuement une sorte de charme désespéré, celui qu'offrent à la lumière du crépuscule, les Rios de Venise dans l'odeur stagnante des choses qui se décomposent.

RENÉ TAVERNIER